

Paroles Miraculeuses

Maria Auxiliadora Bahia *

L'histoire que l'on raconte est la suivante :

Frei Antônio de Santana Galvão, né en 1739, fut ordonné prêtre en 1762, et en 1774, il fonda le Recueillement de Notre Dame de la Conception de la Divine Providence, aujourd'hui, Monastère de l'Immaculée Conception de Lumière, à Rio de Janeiro.

Ce religieux étant réputé très charitable, le peuple recourait à lui dans ses besoins. On raconte alors qu'un beau jour, un homme souffrant de graves coliques néphrétiques, lui demanda sa bénédiction, dans l'espoir que cela atténuerait sa douleur. Alors, Frei Galvão écrivit sur un bout de papier, un verset de son bréviaire, « *Post partum virgo, inviolata permansisti, Dei Genitrix intercede pro Nobis* », l'enroula, le découpa en petites pilules et ordonna au garçon de les avaler. Ainsi fut fait, et, confiant dans le miracle, les calculs furent expulsés. Longtemps après, un monsieur très stressé vint le voir, lui demandant d'intercéder auprès de sa femme en travail qui courait un grave risque de vie.

Se souvenant du premier homme, Frei Galvão répéta le même processus : Il écrivit le verset, le coupa et ordonna que la femme l'avale. Ce qui arriva, c'est que cette femme mit au monde un enfant sans autre problème.

C'est ainsi que jusqu'aujourd'hui, ces pilules sont recherchées par les personnes dévotes pour obtenir une grâce et sont fournies tous les jours par le dit monastère. Ces personnes les désignent tout simplement du nom de pilules de Frei Galvão.

Tout en reconnaissant la curiosité de l'histoire, mais retirant l'intérêt qu'elle puisse représenter aussi bien pour la religion que pour les religieux, on peut se demander, sous l'angle qui nous intéresse ici, sur quelle structure repose ce banquet de paroles.

Si l'on fait référence au texte « Totem et Tabou », on peut dire que dans cette cérémonie se trouvent les vestiges d'une représentation originale d'un sacrifice. Les éléments qui se placent en elle peuvent bien représenter la scène d'un repas totémique : participation à une cérémonie commune à tous (l'acte religieux), un repas (la parole ingérée), et la demande de protection à partir de ce qui a été ingéré. Cependant, ce repas de paroles n'en garde pas moins son raffinement et sa spécificité.

En suivant le texte freudien, on peut prendre, dans un premier rapprochement, cet acte d'ingérer des paroles comme semblable à l'eucharistie chrétienne, étant donné que celle-ci, en se représentant aussi avec l'acte d'avalier, garde à travers le temps, les traits du repas totémique.

De toute façon, la structure est maintenue : c'est du père que traitent les banquets, dans leurs formes de représentation et leurs constructions symboliques les plus variées.

Serait-elle fondée sur le nom du père, cette représentation primitive, facilitant les « miracles »

Si le mot miracle signifie événement admirable, étonnant, occurrence qui ne s'explique pas par les lois de la nature, on peut y reconnaître l'enchantement provoqué par les possibilités de l'Autre de qui on espère tout. Une conséquence de cela, c'est la force de l'appel pour obtenir ce qui manque, ce qui provoque de grands mouvements pour l'atteindre.

On sait que l'homme, devant sa faillite et sa non garantie, ne cesse d'aller à la recherche de l'Autre pourvoyeur et de certitude, parce qu'il n'a jamais renoncé à sa propre toute puissance. Ainsi, la force que chaque sujet emploie dans cette voie, ne peut être comptée que par le « miracle » obtenu.

On pourrait tirer d'autres exemples d'autres constructions symboliques pour mettre en évidence cette structure génératrice de changements. Le premier exemple peut être tiré de Lévi Strauss, dans son *Anthropologie Structurale*. Le texte « L'Efficacité Symbolique » ne fait que montrer la force des paroles du chaman qui fonctionnent comme un testament, alors qu'elles sont renvoyées à un symbolisme, et sont administrées dans un ordre explicatif à une femme qui se trouvait dans une situation d'accouchement compliquée. Les paroles du chaman non seulement prenaient en compte les démons qui se trouvaient là, mais aussi invoquaient leur expulsion, pour que l'accouchement se déroule avec succès. L'histoire, introjetée par la femme permet la création d'un sens qui donne un contour à sa difficulté réelle.

Si le mécanisme ici employé est celui de l'introjection, il garde dans son fonctionnement la même structure de l'incorporation ; et cela parce que l'oralité dans les deux mécanismes « se présente à l'intérieur d'une demande à l'Autre, qui s'institue comme réflexe de la faim du sujet ». Ce n'est que de cette façon que les paroles proférées par le chaman peuvent être absorbées et par conséquent, être capables de réaliser des changements.

L'introjection est toujours introjection de paroles, dira Lacan dans le *Séminaire Le Transfert*. Cela veut dire que, si c'est dans l'Autre, en tant que trésor du signifiant, le sujet se constitue, c'est en lui par conséquent que le sujet dépose le secret de sa vérité et le désir de la voir révélée.

On peut comprendre alors l'avidité avec laquelle on attend des paroles, parce que celles-ci étant des « billets d'entrée » qui permettent la tentative, bien que toujours frustrée, de faire connection avec la vérité de l'Autre, elles n'en créent pas moins un sens, et n'en produisent pas moins des « miracles ».

Un autre exemple de traitement avec la même forme d'introjection d'une construction symbolique est pris par Lacan lorsqu'il commente le cas Dick, travaillé par Mélanie Klein.

Dans ce cas, dit Lacan, « Mélanie Klein, avec la plus grande brutalité, enfile le symbolisme, dans le petit Dick », lançant sur lui les plus grandes interprétations comme celle du mythe d'Oedipe : « *Tu es le petit train, tu veux baiser ta mère* ». L'enfant de 5 ans, mais avec un développement d'un enfant de 18 mois, ne s'exprime pas, mais Mélanie Klein parle. Qu'est-ce qui fait bouger ce cas ? Selon Lacan, elle « greffe brutalement sur l'inertie moïque initiale de l'enfant les premières symbolisations de la situation œdipienne. ». Ces symbolisations « déterminent une position initiale à partir de laquelle le sujet fait agir l'imaginaire et le réel et conquérir son développement ».

Si, d'une part, ce n'est pas un bon exemple qui doit être pris dans la conduite d'une analyse, d'autre part, il est exemplaire pour penser l'introjection comme processus d'appréhension du discours de l'Autre comme son propre message.

Il est clair que Dick « ne savait rien » du mythe d'Oedipe, lorsque Mélanie Klein le vocifère, mais il est clair aussi que la structure du mythe était déjà symbolisée, c'est pourquoi Dick a pu l'apprendre, produire du sens et entrer dans un système où les objets puissent être interchangeables.

Ainsi, dans les trois exemples mentionnés, quel que soit leur référentiel symbolique, étant donné que tous ne font que rééditer la structure héritée de la mort du père, le banquet ne peut être que de paroles, car celles-ci sont la conséquence forcée de cette structure de manque. Elles remplissent depuis l'origine, la fonction d'éviter l'angoisse, qui se place pour le point innommable du nom du Père.

Cependant, s'il ne reste que des paroles dans les banquets, cela vaut la peine de penser à l'usage qu'on en fait. Dans ces trois exemples, aussi bien Frei Galvão que le Chaman et Mélanie Klein, en se mettant à la place de l'Autre, incarnent un lieu de savoir et en viennent à véhiculer une certitude à travers leurs paroles.

La conséquence de cela, c'est que la demande du sujet par rapport à son vide, en étant remplie par un ordre garantisseur, par conséquent fermé, emprisonne le sujet et l'empêche de faire l'expérience de l'inconscient, donc du désir.

Cependant, nous savons que la question de la certitude met le doigt sur un point nodal de la psychanalyse, car c'est à partir d'un présumé de certitude dans l'Autre que la condition d'une analyse se situe.

« Il est nécessaire que l'on construise un support dans l'Autre dont il dépend que la captation de la fleur se fasse ou non. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas d'autre moyen pour que le sujet subsiste.

C'est alors, pour faire subsister le sujet, que l'analyste opère dans un ordre de tromperie, pour savoir *a priori* que, « C'est bien là que se trouve la question de

la Psychanalyse, à ce point où il est nécessaire de supposer l'Autre qui *n'a pas* ».

Ainsi, on peut dire qu'une psychanalyse, à ses débuts, louvoie et assume la position d'une certitude proche de la structure de la religion, mais il est certain qu'elle s'en différencie parce que, au lieu de donner consistance à la supposition, d'incarner le discours de la certitude, elle opère dans le sens de prouver le vide qui articule le discours. C'est pour cela que l'analyste doit occuper sa place, qui se définit « comme celui qu'il doit offrir un vague au désir du patient pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre ».

Enfin, on peut se demander si la psychanalyse, qui opère avec les paroles dans le sens de prouver l'inconsistance du discours, pourrait aussi promouvoir des « miracles »

Cela veut dire que dans l'eucharistie, l'expiation de la faute du Fils par rapport à son acte contre le Père perdure et le conduit toujours à la réalisation de ses désirs hostiles contre Celui-là. Sauf que dans cette cérémonie le lieu du père subit un déplacement : le Fils devient Dieu, à la place du Père, parce que ce qui est ingéré, lieu de son identification, c'est le corps du Christ, le fils de Dieu.

Ainsi, « Une religion filiale déplace la religion paternelle. Comme signe de cette substitution, l'ancienne religion totémique était revécue sous la forme de communion, où l'association de frères consommait la chair et le sang du fils, non plus du Père, obtenait la sainteté par ce moyen et s'identifiait à lui »

« La communion chrétienne, cependant, constitue essentiellement une nouvelle élimination du père et une répétition de l'acte coupable ».

Si l'on considère donc l'approche de l'eucharistie chrétienne comme l'ingestion de paroles, celle-ci peut être pensée uniquement à partir des éléments qui fondent cette structure instaurée au nom du père. Quant aux similarités, ces deux communions peuvent être divisées au moins en deux voies :

La première concerne les propres éléments qui les composent, c'est-à-dire le groupe, l'incorporation et la protection. La seconde est que toutes les deux sont supportées par une structure religieuse symbolique, laissant prévoir un Autre tout-puissant, où le sujet trouve appui pour le propre désir de toute-puissance.

De façon indifférenciée, ces deux modes d'ingestion placent le sujet dans l'illusion de pouvoir négocier avec un monde qui ne claudique pas, qui n'a pas subi la division entre sujet et objet.

De sorte que la religion avec ses rituels, est la structure symbolique qui se rapproche le plus du totémisme, considéré par Freud comme la première religion.

Si l'on considère en particulier le cas de l'ingestion des pilules de Frei Galvão, malgré la littéralité qui y est placée par le propre acte de les avaler, cela signifie que ce qui s'avale est référé à un univers symbolique, réglé par la loi du Père. Ce qui est ingéré est la parole du père. Même si l'inscription contenue dans les

pillules se réfère à la mère, c'est une mère référée aux paroles des apôtres qui furent eux-mêmes référés par Dieu.

Par conséquent, le lieu de l'identification reste lié à un Dieu garantisseur, pourvoyeur et protecteur.

Ce qui est spécifique dans cette ingestion de paroles, là où elle peut se distinguer de la communion chrétienne, c'est le déplacement de l'ingestion de l'hostie en tant que corps de Dieu vers l'ingestion de la parole prise comme Dieu lui-même.

Il s'agit ici d'une réaffirmation du lien avec le fondateur de la parole, en tant qu'il est parole et Dieu : au principe était le verbe et le verbe se fit Dieu.

Si, comme on l'a déjà dit, le miracle a trait à un événement admirable, qui apporte des transformations, c'est là que la psychanalyse s'applique. D'abord, par la dissolution des symptômes, qui comme lieu de répétition, emprisonnent le sujet dans une position de souffrance. Ensuite, par l'appropriation du désir, qui confère au sujet non seulement des possibilités de changements, mais aussi une position d'originalité dans la vie.

Comme le dit Lacan dans son *Séminaire du Transfert* quand « le désir surgit pour combler le manque de certitude et de garantie, le sujet se voit confronté à ce qui réellement importe, puisqu'il n'est pas simplement un animal de bande »

Cette position conférée par le désir d'appartenir à la bande mais sans avoir besoin de réciter le même credo, de pouvoir supporter la marque de sa singularité, indique un lieu de plus grande transformation du sujet, ou si l'on veut, d'un « grand miracle ».

Au contraire du sujet qui se garantit dans l'Autre et attend de Lui les miracles, lui, comme effet, se met dans la position de les mettre en oeuvre.